

Instruisons le peuple

(Extrait d'un discours sur l'Instruction Publique.)

NOTRE temps n'aura pas eu de plus généreuse ni de plus grave préoccupation que celle de relever par l'instruction le niveau des sociétés, et notre siècle lui-même n'aura pas par ailleurs une plus large part dans l'histoire. Il s'était fièrement appelé, dès son aurore, le siècle du progrès. Devant ce nom les sceptiques ne manquèrent pas. Ils croyaient que l'intelligence humaine avait donné la pleine mesure de ses forces, et que le siècle nouveau-né aurait déjà trop lourde tâche à réparer ce qu'ils appelaient les désastres et les ruines du siècle qui venait de s'éteindre.

Profonde fut leur erreur. Le siècle a tenu ses promesses et son nom fut une prophétie. Les morts du siècle dernier, s'il leur était donné de revivre, ne reconnaîtraient plus le monde d'aujourd'hui. En vérité, que de merveilles n'a-t-il pas accomplies ? Dans ce siècle, la science s'est jouée de tous les éléments. Grâce à la vapeur, les mers sont comme si elles n'existaient pas, et la voile a fait place à la machine énorme qui chevauche les tempêtes et se moque des flots. Par elle, l'espace semble être disparu, et les voyageurs, après avoir vu coucher le soleil sur leur capitale, s'en vont, dans des palais, le matin qui suit, le voir se lever sur la capitale voisine.

L'électricité, avec la rapidité de l'éclair, jette notre pensée d'un hémisphère à l'autre, c'est elle aussi qui porte au loin notre voix et notre parole. Les explorateurs de nos jours promènent à travers l'air leur fantaisie de découverte, et s'envolent, c'est le mot, vers l'inconnu des pôles. Si universelle a été la marche de la science que les astres eux-mêmes n'ont plus de secrets pour l'œil humain.

Je m'incline avec respect et admiration devant ces conquêtes de la science et je reste ébloui devant cet étincellement du génie. Mais, de ces conquêtes de la science, j'en cherche vainement une qui doive être un bienfait aussi grand que l'instruction universellement répandue, et je garde ma reconnaissance pour les grands éducateurs qui ont usé leurs énergies à régénérer par l'instruction la face de l'hu-

manité, et à assurer partout le perfectionnement social, qui doit être l'ambition suprême des nations.

On déplore l'exode constant de nos compatriotes qui vont chercher fortune ailleurs. Le remède à ce mal, nous l'avons trouvé, quand nous aurons, par l'instruction, appris au peuple à profiter de la plénitude de tous les avantages que lui offre notre pays. Alors nous aurons réussi à fonder une grande nation et nous aurons appelé à jamais la prospérité parmi nous.

J. E. ROBIDOUX.

A propos de Chansons

C'EST Beaumarchais, je crois, qui a dit qu'en France tout finit par des chansons. Il n'en était pas autrement dans la Nouvelle-France même au temps des plus cruelles épreuves. Au lendemain de la bataille de Carillon, Montcalm envoyait à sa mère deux chansons composées sous la tente, après la victoire. L'une d'elle, "en style de poissardes de Paris," est fort curieuse. En voici deux couplets :

Soldats, officiers, généraux,
Chacun en ce jour fut héros ;
Aisément cela se peut croire.
Montcalm, comme défunt Annibal,
S'montrait soldat et général.

PARLÉ

Saprégué, s'il y avait quelqu'un qui ne l'ait e
[point !

N'oublions pas monsieur d'Lévis
Qui s'trémoissait comme un' furie ;
Aisément cela se peut croire.
Dame ! on n'maquait pas d'valeur
Dans la famille de Not'Seigneur.

PARLÉ

Saprégué, comme sans sa cousine j'étais
[flambé !....

Ces doubles chiens,
A coups d pieds, à coups d poings,
Nous auraient cassé la gueule et la
[mâchoire !

On fait évidemment allusion, dans ce dernier couplet, à la tradition d'après laquelle la famille du chevalier de Lévis remontait à la tribu de Lévi. Un auteur nous montre un membre de la famille de Lévis, se faisant peindre, rendant, le chapeau à la main, visite à la sainte Vierge, qui lui dit : Mon cousin, couvrez-vous.

D'après une version que j'ai lue quelque part, l'inscription se lisait comme suit :

—Couvrez-vous, mon cousin,
—C'est pour ma commodité, ma
cousine.

ERNEST GAGNON.

Wolfred Nelson

Dans nos campagnes, on chérit le nom de Wolfred Nelson. On respecte en lui l'ardeur, la sincérité, le courage, la fidélité à ses principes et à ses compatriotes. Il fut bon sans ostentation, héroïque avec bonhomie. Cependant, à l'occasion, il savait être sévère, ainsi que le prouve le trait suivant tout à fait inédit, qu'on raconte de lui, et qui a sa place indiquée dans le JOURNAL DE FRANÇOISE.

C'était en juin 1838. Nelson, Bouchette, DesRivières, Masson, Viger, Gauvin, Goddu et Marchessault étaient sur le point de partir pour la terre d'exil, peut-être pour toujours. Ils étaient rangés dans une des salles de la prison de Montréal. Un employé canadien-français, alléguant des ordres supérieurs, venait de les enchaîner les uns aux autres comme des criminels en destination pour le bagne. Par la porte, ouverte on voyait un détachement de soldats qui les attendait.

L'employé, sa triste besogne faite, tendit la main à Nelson, dont la tête grisonnante faisait contraste avec la jeunesse de ses compagnons, en disant :

—Au revoir, docteur, sinon en ce monde, au moins dans l'autre.

—Que dites-vous là ? mon ami, répondit Nelson sans s'émouvoir, mais en refusant sa main autant que le permettaient ses entraves. Nous—indiquant des yeux les autres prisonniers, —nous espérons beaucoup de la miséricorde divine. Quant à vous, souvenez-vous de Judas et de ses trente deniers.

Puis les prisonniers, élevant avec un geste de triomphe leurs bras chargés de chaînes, défilèrent et se livrèrent aux soldats.

Il n'est que juste d'ajouter que lord Durham désapprouva l'indignité qu'on avait fait subir aux exilés et qu'il envoya un aide-de-camp, à bord de la frégate *Vestale*, qui les conduisait en exil, pour leur exprimer ses regrets.

L'HISTORIEN

Fiez-vous à Dieu, il saura vous donner ce qu'il vous faut. On l'oblige, quand on se jette avec confiance dans ses bras.

LAURE CONAN.